

La Voix de l'Arménie

REVUE BI-MENSUELLE

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

30, Rue Jacob, Paris VI^{me}

... .. Téléphone : Gobelins 40.99

Le Numéro : 0 fr. 50

Abonnements : France, Un an 12 fr. — Etranger, Un an 15 fr.

Comité de Patronage de "LA VOIX DE L'ARMÉNIE"

- M. ALBERT THOMAS, ancien Ministre, Député.
- M^{me} C. ANDRÉ, Présidente du Comité de Propagande des Amitiés Franco-Etrangères.
- M. le Général BAILLOUD, Inspecteur général des Troupes Françaises en Egypte et en Palestine.
- Mgr BAUDRILLART, Recteur de l'Institut Catholique de Propagande Française à l'Étranger.
- MM. Pierre BERNUS, Publiciste, Correspondant du Journal de Genève.
- BONET-MAURY, Professeur honoraire de l'Université de Paris.
- Pierre de BOUCHAUD, homme de lettres.
- Emile BOUTROUX, de l'Académie Française.
- Paul BOYER, Directeur de l'École des Langues Orientales vivantes.
- Georges CLEMENCEAU, Président du Conseil des Ministres, Sénateur.
- DENYS COCHIN, de l'Académie Française, ancien Ministre, Député.
- Baron Ludovic de CONTENSON.
- Henri COULON, Avocat à la Cour d'Appel.
- Charles DIEHL, de l'Institut, Professeur à l'Université de Paris.
- Paul DOUMER, ancien Président de la Chambre des Députés, Sénateur.
- Emile DOUMERGUE, Doyen de la Faculté libre de Théologie protestante à Montauban.
- Eugène d'EICHTHAL, de l'Institut, Directeur de l'École des Sciences Politiques.
- Etienne FLANDIN, Sénateur.
- Anatole FRANCE, de l'Académie Française.
- M^{me} Georges GAULIS, Publiciste.
- Dr. H. Adams GIBBONS, Docteur en Philosophie, auteur de « La Fondation de l'Empire Ottoman ».
- Mgr GRAFFIN, Directeur de la Société Anti-Esclavagiste.
- MM. GUERNIER, Député, ancien Haut Commissaire de la République Française en Grande-Bretagne.
- A.-F. HEROLD, Vice-Président de la Ligue des Droits de l'Homme.
- Gustave HERVE, Rédacteur en Chef de "La Victoire".
- C. JONNART, ancien Ministre, Sénateur, Président de la Compagnie du Canal de Suez.
- Mgr LE ROY, Evêque d'Alinda.
- MM. Raphaël-Georges LÉVY, de l'Institut.
- Georges LEYGUES, Ministre de la Marine, Député.
- F. MACLER, Professeur à l'École Nationale des Langues Orientales vivantes.
- A. MEJLET, Professeur au Collège de France.
- J. de MORGAN, ancien Directeur Général des Antiquités de l'Égypte.
- René PINON, Publiciste, Professeur à l'École des Sciences politiques.
- REBELLIAU, de l'Institut, Conservateur de la Bibliothèque de l'Institut.
- Salomon REINACH, de l'Institut.
- Marc REVILLE, Député.
- G. SCHLUMBERGER, de l'Institut.
- SENART, de l'Institut.
- Mgr TOUCHET, Evêque d'Orléans.
- M. Maurice VERNES, Président de la Section Religieuse de l'École des Hautes Études.

SOMMAIRE :

Pantouranisme, Panislamisme, Pan-germanisme, par M. René PINON.

Consummatum est, par M. J. de MORGAN.

DOCUMENTS. *Clauses du Traité de Brest-Litovsk concernant le Proche-Orient. — L'opinion de Lord Robert Cecil sur la menace allemande.*

REVUES ET JOURNAUX.
Une interview publiée par le *Matin*. —

Notre deuxième boulevard (Article de PERTINAX dans *l'Echo de Paris* et extraits d'un article du *Journal de Genève*). —

FAITS ET INFORMATIONS.

Importance économique et stratégique de la zone cédée aux Turcs. — L'attitude de la République du Caucase. — Massacres, protestations. — *Le Vatican et le sort de l'Arménie.*

La Voix de l'Arménie

REVUE BI-MENSUELLE

Pantouranisme

Panislamisme, Pangermanisme

De ces trois « pan », un seul est une réalité politique dangereuse : le pangermanisme, c'est-à-dire l'impérialisme économique et politique des Allemands. Le panislamisme ne serait qu'une réalité religieuse sans danger si elle n'était faussée et exploitée par l'ambition allemande et jeune-turque. Quant au pantouranisme, c'est une fiction historico-politique dont les Allemands et quelques Jeunes-Turcs cherchent à faire un instrument de domination et de conquête.

Qu'est-ce donc que ce nouveau venu dans la détestable famille des « pan » ?

Géographiquement et historiquement, le Touran s'oppose à l'Iran. L'Iran, c'est le plateau de Perse, c'est la race indo-européenne, c'est le sédentaire, le cultivateur ; c'est le civilisateur. Le Touran, ce sont les steppes de l'Asie centrale et septentrionale, c'est la race ouralo-altaïque, c'est le nomade, pasteur et guerrier : c'est le destructeur.

Le pantouranisme est une politique qui tendrait à rapprocher les fragments épars de la famille turco-mongole, dispersés depuis la Thrace, voire même depuis la Hongrie et la Bulgarie, jusqu'aux marches de la Chine ; ce serait le recommencement de la politique conquérante du Tchîn-

guiz-Khan au XIII^e siècle et des invasions destructives de Timour au XIV^e siècle. Entre ces peuples, dont l'état social et politique n'a pas varié depuis les temps anciens, qui n'ont jamais rien fait pour la civilisation humaine dont ils n'ont même jamais su comprendre et assimiler les bienfaits, il n'existe aucun sentiment d'unité, aucune communauté de culture, aucun lien, si ce n'est, pour la plupart d'entre eux, l'Islam. (1) D'eux, jamais rien de grand n'est sorti, ni art, ni littérature, ni mouvement religieux ou philosophique, ni science, ni industrie, ni commerce, seulement, à certaines époques de leur histoire, la guerre et la destruction. Le pantouranisme, qui tendrait à les réunir, n'est qu'une entreprise de domination, une manœuvre politique.

Le mouvement nationaliste turc s'est surtout développé après la révolution de 1908. Au lieu de réorganiser l'empire ottoman d'après les principes de liberté qu'ils affichaient dans leurs programmes et de le fonder sur un régime de décentralisation et de libre concours de toutes les nationalités à [une œuvre commune de progrès et de salut, les Jeunes-Turcs, sous l'influence de quelques doctrinaires comme le Dr Nazim, voulurent donner pour base à l'état ottoman le nationalisme turc, et, en même temps qu'ils s'appliquaient à le développer, ils commençaient à supprimer les autres nationalités. Un certain Ziya bey, de Diarbékir, constitua en 1909, à Salonique, une société qui se proposa pour but d'expulser de la langue turque les mots arabes ou persans qui, seuls, en font une langue littéraire et de « turciser » même la religion musulmane, les livres saints et les prières ; dans leur zèle, ces fanatiques voulaient même enlever sur les murs des mosquées les inscriptions en arabe. On expulsait les mots en attendant d'expulser et de tuer les hommes. La guerre de 1912, conséquence de la politique

(1) Les Mongols, les Kalmouks sont bouddhistes, les Magyars chrétiens.

Jeune-Turque, exaspéra les dirigeants du Comité Union et Progrès qui s'entêtèrent plus que jamais dans leur méthode d'intolérance, de centralisation et de « turcisation » au besoin par le massacre. C'est à cette époque qu'un Juif de Salonique écrivit sous le pseudonyme de Tékine-Alp un livre intitulé : *Le Turc et l'idéal panturc*, qui est comme le bréviaire de la politique pantouranienne dans laquelle le Comité allait s'engager et qui allait trouver l'appui de l'Allemagne. Il n'est pas indifférent de remarquer que le premier théoricien du nationalisme turc et du pantouranisme est un Juif de Salonique.

Le pantouranisme est avant tout un instrument de guerre. Il s'agissait, pour les Allemands et les Turcs, de susciter dans l'empire russe quelque agitation parmi les musulmans et particulièrement de faciliter l'avance éventuelle des troupes ottomanes en Transcaucasie. On voit que la suppression des Arméniens et la propagande pantouranienne au Caucase et dans l'Azerbeïdjan sont deux aspects d'une seule et même politique. Sous les auspices du gouvernement de Constantinople et du Comité Union et Progrès, et avec les fonds de la caisse des ouakoufs (fondations pieuses), des sociétés furent fondées dont les ramifications s'étendirent parmi les musulmans turcs d'Anatolie, de Transcaucasie, du Turkestan et même de Russie ; elles s'appliquèrent à promouvoir un irrédentisme turc. Les Jeunes-Turcs avaient eu à souffrir de l'irrédentisme slave et grec en Macédoine ; ils conçurent l'idée de reporter chez leurs voisins, particulièrement en Russie et en Perse, ce procédé de propagande, sans se rendre compte qu'il ne peut réussir que s'il n'est pas factice et s'il se fonde sur le sentiment réel au moins d'une élite nationale. Le but politique qui se cachait sous cette propagande était de détourner les Turcs de l'idée d'imposer leur domination en Europe à des populations étrangères et chrétiennes, pour diriger leur ambition vers la libération des populations sœurs, musulmanes et turques, de Russie et d'Asie. « Ici apparaît une des raisons secon-

daires qui ont inspiré les massacres des Arméniens ; ils étaient une masse étrangère séparant les Turcs ottomans d'Anatolie des Turcs Azerbeïdjanis de la Perse septentrionale et de la Transcaucasie russe, c'est-à-dire un obstacle à faire sauter (1). »

Quels sont les divers champs d'action du pantouranisme et quelles chances de succès y peut-il rencontrer ?

C'est d'abord la Perse. Les invasions et les émigrations turques, qui ont plusieurs fois submergé les plateaux de l'Iran, ont laissé, dans le nord de la Perse et particulièrement dans la partie nord-ouest, entre la Caspienne, le Caucase et les montagnes qui forment actuellement la frontière turco-persane, des tribus de langue turque qui ont adopté la religion musulmane chiïte qui est celle des Persans. Ces Persans de langue turque n'ont absolument aucune conscience nationale turque ; ils se rapprochent beaucoup plutôt des Tatares du Caucase ; bien plus, leur religion chiïte les éloigne des Ottomans sunnites ; ils écrivent leurs lettres en persan et lisent des journaux persans. Bien plus, leur pays, l'Azerbeïdjan, et leur capitale Tabriz (Tauris) sont le centre d'un mouvement nationaliste persan. Mais l'Azerbeïdjan est un point particulièrement important : entre le lac d'Ourmiah et la Caspienne passe la seule route praticable qui conduise de Trébizonde, de Tiflis ou de Bakou sur les plateaux de l'Iran. Tabriz et l'Azerbeïdjan tiennent une place importante dans les préoccupations actuelles des Allemands et des Turcs. Les traités de paix avec l'Ukraine et la Roumanie révèlent l'intention des Allemands de créer une route par Odessa ou les bouches du Danube vers Batoum, Tiflis et la Perse ; ils espèrent par là, à travers la Perse, menacer l'Inde et, après la guerre, s'assurer d'importants débouchés commerciaux. Ces routes passent par Tabriz. C'est pourquoi on cultive, en Perse et surtout dans l'Azerbeïdjan, le

(1) Voir dans *l'Asie française* d'octobre-décembre 1917, l'intéressante traduction de quatre articles parus dans la revue anglaise *The Round Table* sous le titre : *la Turquie, la Russie et l'Islam*.

pantouranisme. S'ils le peuvent, c'est-à-dire si les Persans se laissent duper, les Allemands établiront entre la Turquie, la Perse, l'Afghanistan, sous prétexte d'indépendance des Etats musulmans, une alliance qui deviendra peu à peu un protectorat économique et politique. S'ils n'y réussissent pas, ils feront annexer l'Azerbeïdjan par la Turquie sous prétexte de droit des peuples et d'irrédentisme pantouranien. Depuis longtemps, les Turcs convoitent cette région qu'ils ont occupée plusieurs fois.

Au Caucase, les Turcs comptent sur les Tatares, au nombre de 2 millions et demi, qui peuplent la partie sud-orientale de la grande barrière montagneuse et qui se relie, d'une part, aux persans Azerbeïdjanis dont nous venons de parler et, par le nord, aux Kirghizes et aux musulmans de Russie. L'effondrement momentané de la Russie fait que ces Tatares, qui sont les pires ennemis des Arméniens, peuvent être attirés vers les Turcs.

En Russie, enfin, les Turcs et les Allemands, dans le désarroi général, travaillent à organiser un puissant état turco-musulman qui comprendrait tout le sud-est de la Russie et tout le Turkestan, depuis Nijni-Novgorod jusqu'aux frontières de l'Inde. Il n'y a pas huit millions de Turcs en Turquie, tandis qu'il y en a 16 millions dans l'ancien empire russe. Il est vrai que leur unité n'est qu'une fiction, une illusion, à laquelle la prolongation du désordre russe pourrait seule donner quelque réalité. Les musulmans de Russie sont divisés en plusieurs groupes qui ne sont pas tous turcs ; plusieurs tribus sont finnoises.

Le principal groupe turco-mongol est celui des Tatares de Kazan qui forme une enclave presque complètement isolée au milieu des Russes et des Finnois. Plus au sud on trouve le groupe des Tatares d'Astrakan et à l'est celui des Tatares de Tobolsk ; les trois groupes ne comptent guère ensemble plus de un million et demi d'habitants. Le petit groupe de Crimée, complètement séparé des autres, n'a guère que 200.000 âmes, mais il touche à la mer Noire ; il forme, avec les Tatares de la Dobrudja, comme les deux

piles d'un pont turc qui relierait Constantinople et le Volga. Avec les Tchouvaches du Volga et les Bachkirs de l'Oural commence le grand bloc musulman européen et surtout asiatique comprenant les tribus Kirghizes qui nomadisent dans la grande steppe au nord et à l'est de la Caspienne, les tribus Turkmènes des entours de la mer d'Aral, et surtout les groupes nombreux de Turcs du Turkestan, avec leurs villes florissantes : Khiva, Boukhara, Taschkend, Samarkand, Merv, etc. C'est, en tout, un groupe de 12 millions de musulmans de race turco-mongole qui, par delà les Pamirs, sont les voisins des Turcs du Turkestan chinois et, plus loin encore, des Mongols et des Mandchous (1) et qui, par delà l'Hindou-Kouch, sont en communication avec la Perse, l'Afghanistan, pays musulmans, et avec l'Inde, où 66 millions de musulmans sont sujets ou protégés anglais.

On voit dès lors s'esquisser la politique turco-allemande ; c'est l'Inde, le point vulnérable de l'empire britannique ; c'est là qu'il faut d'abord le menacer, l'inquiéter, pour l'obliger à y maintenir des troupes, là qu'il faudra plus tard le frapper en fomentant une révolte : c'est l'idée de Napoléon après Tilsitt ; c'est le chemin que suivit au xvi^e siècle le grand mogol Baber quand il envahit l'Inde.

Mais il y a loin entre de tels projets et les réalités. Les Turcs de l'ancien empire russe n'ont aucun sentiment d'unité ; bien plus, il y a entre leurs différents groupes de profondes divergences sociales, ethniques, linguistiques, historiques. Les Kirghizes sont des bergers qui n'ont ni villes, ni maisons et vivent sous des tentes de poil ; leur civilisation ne diffère pas de ce qu'elle était au temps du Tchinguiz-Khan et de Timour. Le groupe le plus nombreux et le plus susceptible de civilisation, celui des grands Khanats du Turkestan, parle le turc Djagataï qui est une langue toute différente du turc d'Anatolie et de Constantinople, tout farci de mots arabes et persans.

(1) Ces deux derniers groupes sont bouddhistes.

En mai 1917, quand les musulmans de Russie voulurent tenir un congrès à Moscou pour discuter leurs intérêts communs, ils durent, pour se comprendre, employer la langue russe. De plus, une partie des musulmans du Caucase sont chiïtes comme les Persans, tandis que ceux de Russie sont sunnites; mais ceux-ci n'ont aucune organisation religieuse commune, aucun chef. On reconnaît, en réalité, trois grands groupes : celui de Kazan qui réunit les musulmans du Volga; celui de Bakou; celui du Turkestan. La domination russe, si elle avait laissé à ces petits peuples un peu plus d'autonomie administrative, eût été pour eux un grand bienfait; elle leur a apporté ce qu'ils n'auraient jamais reçu des Turcs, une civilisation. Les événements qui ont marqué la révolution russe ont naturellement rapproché les musulmans de Russie de ceux du dehors; mais il suffirait qu'il s'établisse en Russie un pouvoir qui assure à tous la sécurité et la liberté, une république fédérale par exemple, pour qu'il ait toutes chances de rallier à lui les peuples musulmans et pour anéantir dans l'œuf les projets grandioses soufflés par les Allemands aux Jeunes-Turcs et qui, sous couleur de pantouranisme, assureraient en réalité la domination pangermaniste sur les peuples musulmans d'Europe et d'Asie.

Par l'intermédiaire de ces peuples, l'Allemagne étendrait ses intrigues jusqu'aux Indes et jusqu'en Chine où, dans la seule province du Yun-Nan, vivent 10 millions de musulmans. Par la Chine et par la Sibérie, les menées pantouraniennes et pangermanistes menacent les intérêts du Japon. Au contraire, un gouvernement fédéral russe aurait toutes chances de devenir, par Kazan et Bakou, un centre d'attraction et de culture pour tous les Turcs. Le danger pantouranien n'existe que par le bolchevisme anarchique. S'il durait, on verrait les Tatares du Caucase et peut-être les Turcs de l'Azerbeïdjan s'unir à l'empire ottoman et un puissant état turc s'organiser entre la Caspienne et les Pamirs. Le Berlin-Boukhara deviendrait une réalité.

Les Turcs ont essayé de créer une confusion entre le

pantouranisme et le panislamisme; ils ont proclamé la guerre sainte musulmane en même temps qu'ils multipliaient la propagande panturque. Mais l'Islam ne s'y est pas trompé. Il sait que les grands peuples qui ont porté la civilisation musulmane, ce sont les Arabes, les Persans, les Berbères de l'Afrique du Nord. Les Turcs n'ont jamais rien créé, ni art, ni industrie, ni civilisation; ils n'ont jamais été que des destructeurs. Loin de répondre à l'appel d'une guerre sainte pour le pangermanisme et le pantouranisme, les Arabes ont revendiqué par les armes leur indépendance; ils ont dénié au sultan prisonnier des Allemands le droit au Califat; ils ont dressé en face de lui le grand-chérif de La Mecque roi du Hedjaz. L'Entente revendique pour les Arabes la liberté; le pantouranisme turco-allemand ne leur apporterait que l'oppression et la ruine; il sacrifierait les intérêts de l'Islam à une politique de conquête et d'impérialisme économique. De même, les Persans chiites savent ce qu'ils peuvent attendre des Turcs leurs ennemis historiques; le bombardement et le pillage du sanctuaire vénéré de Kerbelah leur montre qu'ils ne pourraient même pas en espérer le respect de leur foi. L'Entente souhaite et défend l'existence d'une Perse indépendante avec l'intégrité de son territoire. Les Musulmans de l'Inde, une grande partie de ceux de l'Afghanistan, ceux de Chine, ceux d'Afrique n'ont rien de commun avec les Turcs et devraient voir en eux leurs plus dangereux ennemis. L'Entente qui soutient les revendications des Arabes et des Persans a, avec elle, en Asie comme ailleurs, la civilisation et le droit; qu'ils soient chrétiens, comme les Arméniens et une partie des Syriens, ou musulmans, comme les Arabes et les Persans, elle défend les peuples opprimés. C'est pourquoi elle triomphera.

RENÉ PINON.

Consummatum est

L'œuvre des Lénine et des Trotsky est accomplie. Bien naïfs ont été ceux qui, dans notre camp, ont pu croire un instant à la sincérité de ces politiciens qui, au nom des principes que tout honnête homme repousse avec horreur, ont, avec une inlassable ténacité, ruiné toutes les bases sur lesquelles un Etat peut s'appuyer pour vivre ; car même les principes gouvernementaux les plus subversifs, les plus utopistes n'autorisent pas à détruire dans un pays l'armée, la justice, les finances, à proclamer sacré le pillage, à déchaîner contre les parties saines de la population cette tourbe des out-laws qui, dans tous les temps, sous toutes les latitudes, n'a jamais enfanté que des crimes monstrueux. Mais l'intérêt de l'Allemagne était d'anéantir le grand Empire dont elle redoutait le réveil, et comprenant que ses armées ne triompheraient jamais des immensités de la steppe, elle a fait appel à l'anarchie, à ce dissolvant suprême qu'elle savait devoir réussir dans un milieu divisé déjà, partagé à l'extrême, et parmi lequel le sentiment patriotique n'était encore qu'un vain mot, parce qu'il se confondait avec le respect pour l'autorité impériale.

Très mêlés aux Russes, depuis les origines mêmes de l'Empire moscovite, possédant de nombreuses colonies dans la plupart des Gouvernements, occupant les plus hautes situations dans l'administration des Tsars, les Allemands avaient eu tout loisir d'étudier le caractère des masses. Ils savaient le Russe endurant, soumis, docile, brave par fatalisme, généreux par ordre, par nonchalance ; mais n'ignoraient pas que les qualités de ce peuple étaient presque uniquement dues à cette habitude séculaire de l'obéissance envers un être mystérieux qu'ils osaient à peine regarder en face, dont par une sorte de sentiment religieux ils s'interdisaient de discuter les actes. Le Tsar était un

Dieu pour ses peuples primitifs, le dieu devant qui tout doit s'incliner, qu'on implore, mais à qui, comme à tous les dieux, on ne demande pas de comptes. Et les Tsars, confiants dans leur pouvoir surnaturel, gouvernaient en opposant les uns aux autres les intérêts des innombrables nations rangées sous leur sceptre. Certes, la « Raison du Prince » intervenait en mille circonstances, les fonctionnaires en faisaient même la base de tous leurs actes et, le plus souvent, le prétexte de leurs exactions ; mais, en dépit de ses défauts, le régime correspondait aux besoins généraux de l'Etat, parce que cet Etat n'était pas apte à prospérer sous un autre régime gouvernemental, parce que le peuple avait besoin d'être conduit graduellement vers des destinées meilleures.

Hypnotisés par ce colosse gouvernemental qui se dressait sur les bords de la Néva, les Tsaristes, tous les Russes d'alors, se considéraient comme les serviteurs d'un être supérieur, comme supérieurs eux-mêmes, et ce n'est pas sans un dédain poli qu'ils parlaient de l'étranger, sans un profond mépris qu'ils traitaient les affaires des peuples non russes de l'Empire. On sait quelle fut leur conduite vis-à-vis des Polonais ; mais on connaît moins l'état de servage dans lequel ils tenaient les Caucasiens, les Arméniens, la condition inférieure qu'ils imposaient à l'Ukraine, l'assujettissement de la Finlande. Les véritables dirigeants étaient des Grands-Russiens et des Allemands des provinces baltiques, et les autres peuples n'avaient que des représentants sporadiques dans la haute administration, on leur abandonnait la multitude des petits emplois.

Ce n'est pas dire que chacun des peuples ne se soit pas montré par ses capacités ; la Russie a connu de grands généraux polonais, tartares, arméniens, des hommes de grande valeur, étrangers à la Grande-Russie, qui se sont fait remarquer dans toutes les branches de l'administration civile ou militaire. Mais le dévouement de ces hommes à la cause impériale ne modifiait en rien le bien-être de la nationalité à laquelle ils appartenaient et si, parvenus à la puissance, ils profitaient de leur autorité pour améliorer le sort de leurs compatriotes, leurs succès étaient sans lendemain. L'histoire de l'Arménie sous la domination russe fournit des preuves saisissantes de l'immuable volonté

de la part de Petrograd de briser les efforts des peuples en vue d'une émancipation relative, même fût-elle parfaitement loyaliste.

Cet état d'esprit de l'administration russe se légitimait, en apparence du moins, vis-à-vis de bien des nationalités, par des questions de croyances religieuses. Héritiers de Byzance dans leur foi, les Russes n'avaient abandonné en rien l'intolérance des Grecs du Moyen âge. Tout ce qui ne confessait pas la foi orthodoxe était pour eux méprisable. La Pologne catholique, l'Arménie grégorienne ne pouvaient obtenir les sympathies du tout puissant Synode de Petrograd, par suite de l'administration impériale, et le clergé faisait une terrible police, soulevait les difficultés, faisait naître les plus odieux procès. Seuls les Allemands baltiques protestants et les Musulmans trouvaient grâce relative aux yeux des maîtres, parce que ces maîtres avaient besoin des uns et des autres : l'Allemand, dont les aptitudes administratives déchargeaient les vrais Russes de soucis trop lourds ; le Musulman, parce que comme cosaque il était le plus ferme soutien du Tsar, parce que sa foi ne pouvait être un obstacle à son obéissance, dans le cas où son concours deviendrait nécessaire pour réprimer des soulèvements chez les Chrétiens.

Les Turkomans, les Kirghizes, toutes les peuplades autochtones de l'Asie demeuraient sous le joug et formaient dans l'Empire comme autant de colonies directement gouvernées par Petrograd. Et il en était de même de la Transcaucasie, de ce « dépotoire des fonctionnaires ayant mal tourné ». Le Caucase marquait le premier degré de la disgrâce, la Sibérie le second ; et l'on conçoit sans peine combien l'administration de ces fonctionnaires, tarés pour la plupart, devait être peu paternelle pour les populations placées sous leurs ordres.

Dans la Transcaucasie, pays qu'il m'a été donné d'étudier de plus près que les autres parties de l'Empire moscovite, trois nationalités ont de tout temps attiré les regards du gouvernement, les Géorgiens, les Arméniens et les Tartares, et tous les moyens ont été mis en œuvre pour les affaiblir. Quant aux autres peu-

plades, traitées avec la dernière des rigueurs, elles ont été complètement exterminées, tels les Abkhases et les Tcherkesses.

La Géorgie avait toujours vécu sous le régime aristocratique et d'ailleurs ne s'en trouvait pas mal. Mais la noblesse se laissa ruiner par son insouciance.

Il en fut de même des Tartares dont la plupart des Khans ont vendu leurs terres et vivent aujourd'hui dans la pauvreté, en dehors de quelques magnats du pétrole enrichis par la faveur du hasard. Mais les Arméniens, laborieux, actifs, très habiles en affaires, très supérieurs comme aptitudes à toutes les races de leur voisinage et beaucoup mieux doués que les Russes eux-mêmes, ne subirent pas le même sort.

A peine les pays de l'Araxe et les montagnes du Petit-Caucase furent-ils devenus russes, au début du XIX^e siècle, les Arméniens se répandirent dans toute la Russie et se firent remarquer par leur grande intelligence des affaires. Certains même, par leurs mérites personnels, parvinrent à de très hautes fonctions dans les branches diverses de l'administration impériale. Mais ces légitimes succès provoquèrent bien vite des jalousies et de terribles haines. Vaincus sur tous les champs de bataille commerciaux ou industriels, quand ils se mesurèrent avec les Arméniens, les Russes, plutôt que de supprimer les causes de leur infériorité, confondirent dans leur jalousie les Arméniens et les Juifs qu'ils haïssaient déjà pour les mêmes causes ; et ils se souvinrent que les Arméniens ne sont pas des orthodoxes. Alors commença de la part des fonctionnaires l'emploi de ces procédés à l'aide desquels jadis les Comnènes avaient écrasé le royaume et le peuple des Bagratides. Fort heureusement l'Arménie avait à Petrograd de puissants appuis dans ceux des siens qui étaient parvenus aux hautes charges ; aussi ne souffrit-on pas trop des haines administratives dans les pays transcaucasiens. Le Synode de Patrograd s'en mêla, fit main basse sur les trésors d'Etchmiadzine, voulut imposer son joug au Catholicos, molesta les écoles arméniennes, bref, s'employa de toutes ses forces pour empêcher l'Arménie d'obtenir une Constitution spéciale, même bien anodine au point de vue politique. Le Tsarisme n'admettait que des sujets serviles et en avait assez déjà de ses démêlés avec

la Finlande et avec les Cosaques, le sentiment patriotique des Arméniens l'effrayait.

En faisant la conquête de l'Arménie turque, le gouvernement du Tsar n'avait donc pas en vue la libération de l'Arménie, mais bien une extension de ses frontières d'Asie vers l'Occident, et les troupes du Grand Duc, en s'emparant d'Erzeroum, d'Erzindjan, de Trébizonde, marchaient sur Constantinople par l'Anatolie, parce que la voie d'Europe était occupée par la Bulgarie et la Roumanie. C'était, sous une autre forme, l'accomplissement des dernières volontés de Pierre le Grand. Mais le sort des Arméniens intéressait fort peu les autorités russes, voire même l'opinion publique.

Et cette manière d'envisager la conquête de l'Arménie de la part du gouvernement impérial est si certaine que, peu de temps après la prise d'Erzeroum et celle de Van, il fut très sérieusement question à Tiflis, d'appeler en Arménie turque des colonies de Cosaques, afin de protéger la nouvelle frontière par une bande de terrain vraiment russe de 150 ou 200 kilomètres de largeur. Séparés du reste du monde, isolés de la mer, les Arméniens de Turquie n'avaient plus qu'à se résigner à leur sort, à devenir comme ceux du nord de l'Araxe, sujets des Romanoff. Pouvait-on d'ailleurs, à Petrograd, songer à se plier au juste principe des nationalités? Certes non; c'eût été courir au démembrement de l'Empire, l'avenir ne l'a que trop démontré, or, je l'ai dit: la Russie et l'Empire ne faisaient qu'un.

Les ambitions des Tsars n'étaient un mystère pour personne, elles s'affichaient au grand jour dans le testament de Pierre le Grand et si la Russie consentait à faire de la Pologne une nouvelle Finlande, c'était beaucoup moins pour libérer les Polonais, d'ailleurs détestés, que pour enlever à la Prusse, à la Saxe et à la Hongrie leurs plus riches provinces. D'ailleurs, on se souvient des hésitations, des réticences sans nombre avec lesquelles la Chancellerie de Petrograd a toujours parlé quand la question polonaise est venue sur le tapis.

L'Allemagne était donc pleinement renseignée quant aux vues de la Russie, quant à ses buts de guerre; mais elle l'était aussi en ce qui concerne la nature de l'entourage impérial, dans

lequel elle possédait des agents puissants, et connaissait à fond l'esprit des masses populaires, leur manque de patriotisme réel, leurs instincts barbares. Certes, l'empire russe, qui n'était pas encore remis de ses défaites de Mandchourie, était fort éloigné d'entreprendre une guerre européenne ; mais, malgré ses intentions pacifiques, il serait bien obligé d'entrer en campagne si l'Autriche se jetait en travers de ses intérêts balkaniques intimement liés à la question des Détroits. C'est ainsi que la guerre étant décidée entre Vienne et Berlin, les Empires Centraux mirent Nicolas II dans la nécessité de mobiliser ses armées.

Pour abattre la Russie, il suffisait d'abattre le Tsar ; aussi est-ce à quoi Berlin s'employa depuis les débuts de la guerre et même longtemps auparavant. La présence d'une princesse allemande sur le trône des Romanoff ouvrait toute grande la porte aux intrigues et bientôt l'on vit reculer cette armée qui venait, quelques mois auparavant, de se couvrir de gloire en Galicie. La trahison faisait son œuvre, tandis que Raspoutine déshonorait la Cour et que les agents germaniques semaient les germes de la révolution.

Jugeant que le moment d'agir plus énergiquement était arrivé, que l'esprit était à la rébellion dans le bas peuple comme dans l'armée, l'Allemagne appela en Russie les anarchistes et les nihilistes les plus dangereux, que nous avons la faiblesse, l'imprévoyance de laisser pérorer en liberté dans les murs de notre capitale menacée par l'ennemi.

On sait ce qui s'est passé depuis : en quelques mois toutes les bases de la vitalité nationale furent sapées en Russie et l'anarchie, le pillage, le vol régnerent en maîtres dans tout l'Empire, les peuples se dressèrent les uns contre les autres. Il ne suffisait pas, en effet, à l'Allemagne de renverser le Tsar, il lui fallait encore diviser pour régner plus à son aise dans le pays devenu, par ses divisions mêmes, incapable de se ressaisir. Lénine et Trotsky la servirent avec conscience en démoralisant d'abord, puis démobilisant l'armée, arrêtant le travail dans les usines de guerre.

C'est alors que commença cette lamentable comédie de Brest-Litovsk, où les négociateurs russes n'avaient aucun moyen

d'appuyer la moindre de leurs réclamations. Ils ont tout accepté, toutes les hontes, la ruine de la Russie, l'invasion, la capitulation la plus infâme qui jamais se soit vue. Le rôle de Lénine et de Trotsky est terminé. Après les avoir soumis, Berlin ne les reconnaît plus, va les balayer dans la crainte que le poison avec lequel ils ont consommé la perte de la Russie, se propage en Allemagne.

Qu'est aujourd'hui la Russie au sortir des mains des Lénine et des Trotsky, après la capitulation de Brest-Litovsk ?

Une immense étendue de terres sans gouvernement, sans finances, sans administration, sans armée, sans alliance, sans soutiens militaires ou financiers, divisée en une foule de nations, en une masse de partis qui se battent entre eux.

En ce qui concerne l'Arménie, les lecteurs de cette Revue connaissent déjà le décret du Conseil des Commissaires du Peuple qui a été publié dans le n° 2 de *La Voix de l'Arménie*.

« Arméniens, dit Lénine, nous, les apôtres de la liberté des
« peuples, nous qui incarnons la lutte du prolétariat contre la
« bourgeoisie, nous reconnaissons votre droit à l'indépendance ;
« mais faisons une différence entre les Arméniens de territoire
« russe et ceux de territoire turc. C'est à ces derniers seulement
« que nous nous adressons. Nous proclamons l'indépendance
« civile et politique des Arméniens de la Turquie, et pour leur
« montrer combien nous sommes respectueux de leur puis-
« sance souveraine, nous allons commencer par retirer nos
« troupes de l'Arménie. Armez-vous, Arméniens turcs, formez
« une milice démocratique, à l'instar de notre milice rouge, et
« préparez-vous à vous protéger vous-mêmes. Mais n'allez pas
« choisir une forme de gouvernement qui n'entre pas dans nos
« vues sociales ; car nous interviendrions comme nous l'avons
« fait en Ukraine, comme nous le faisons en Finlande ; d'ailleurs
« nous vous envoyons un Commissaire spécial, chargé de fixer
« la date de l'évacuation de l'armée russe. Quant aux Turcs,
« nous nous engageons à leur parler en votre faveur. »

Quand parut ce mémorable décret, depuis longtemps déjà on s'attendait à l'évacuation de l'Arménie turque par les troupes russes, de même qu'on prévoyait la trahison de la révolution

russe envers l'armée roumaine. Seule l'intervention d'une armée japonaise était capable alors de sauver l'Entente de ces deux désastres. Mais cette intervention ne s'est pas produite, pour des causes plutôt matérielles que politiques. L'immense parcours du Transsibérien, des troubles graves dans les provinces asiatiques, s'opposaient au transport rapide d'une grande armée de Vladivostock à Moscou, terminus qu'il fallait atteindre pour être à même d'agir en Ukraine occidentale et en Transcaucasie. On pouvait cependant porter encore secours aux Arméniens de Turquie, soit en renforçant l'armée anglo-indienne du Tigre et en menant une offensive accélérée vers Mossoul et Van, soit en détournant un corps de troupes important par Bagdad, Kirmanchah, Sineh, Saoudj-Boulaq, Ourmiah, Khoï et Van.

Une marche de cent mille hommes suivant cette voie, protégée sur la gauche par les hautes montagnes kurdes, permettait de venir, en un mois environ, de Bagdad à Van, au secours de l'Arménie turque et en même temps facilitait les opérations anglaises sur le Tigre. Je l'ai écrit alors à la personne la plus autorisée pour recevoir de semblables confidences et ma lettre, je le sais, a été prise en considération; mais le jeu des affaires est aujourd'hui si vaste, les entraves sont si nombreuses et si puissantes, qu'il n'a pas pu être donné de suite à ce projet.

Je ne m'étendrai pas ici sur les raisons pour lesquelles j'ai préconisé, en parfaite connaissance des lieux, le mouvement tournant par le Kurdistan persan; qu'il suffise de savoir que cette voie est la plus courte et la seule pratiquement acceptable. Les troupes du Grand Duc l'ont, en effet, suivie avec succès pour venir du Caucase aux confins de la Mésopotamie.

En ordonnant l'évacuation des territoires persans et de l'Arménie turque, Lénine faisait encore le jeu de l'Allemagne et de son alliée de Constantinople. Il eût été nécessaire, pour permettre aux Arméniens de former et d'entraîner une armée nationale, de maintenir l'occupation russe de l'Arménie pendant six ou huit mois encore; mais d'une part l'Allemagne n'admettait aucun délai et, d'autre part, l'armée russe d'Asie se

liquéfiait déjà depuis bien des mois, l'autorité suprême n'étant plus là pour la rappeler à ses devoirs.

Les soldats désertaient en bande, abandonnant leurs tranchées, leur artillerie, vendant leurs armes et leurs munitions et peu à peu les Arméniens, encore inexpérimentés dans l'art de la guerre, prenaient leur place pour faire face à l'ennemi. Mais ces troupes de fortune sont en bien petit nombre et elles ne peuvent tenir un front s'étendant de Trébizonde au lac de Van. Un désastre est à redouter.

Il y a quelques jours à peine, Erzindjan succombait sous le nombre de ses assaillants, hier c'est à Trébizonde qu'entraient les Osmanlis vainqueurs et, malgré les prodiges de valeur des Arméniens, malgré la rage du désespoir avec laquelle ils défendent le sol de leurs ancêtres, leurs foyers, il est bien à craindre que l'Arménie tout entière ne retombe entre les mains de ses bourreaux.

Mais les Turcs ne demeureront pas en arrière quant aux ambitions impérialistes ; l'Allemagne, en Russie, ne leur trace-t-elle pas la voie qu'ils doivent suivre ? Le Caucase tout entier leur a jadis appartenu, ils ont été les maîtres à Tiflis, en Mingrélie et ils auront l'audace de comparer la situation de ces provinces à celle de notre Alsace-Lorraine.

Jadis, la possession de la Transcaucasie fut pendant longtemps l'objet de guerres entre les Chahs de Perse et les Sultans ; mais aujourd'hui que la Perse est tombée dans l'impuissance, seuls les Turcs feront valoir des droits sur ces pays, où les Tartares attendent leur venue, Géorgiens et Arméniens seront écrasés, conquis, martyrisés et la Russie indifférente, plus occupée d'anarchisme que de ses intérêts nationaux, soumise au joug allemand, se désintéressera, se désintéresse déjà des affaires transcaucasiennes.

Les ambitions de l'Allemagne, nous le savions longtemps avant la guerre, sont illimitées et les succès d'intrigues qu'elle vient de remporter chez les Russes ne sont pas faits pour les satisfaire. « Toujours plus », telle est la formule germanique et sans aucun doute, maintenant qu'est ouverte la route de l'Asie

Centrale, nos ennemis vont chercher à tirer un grand parti de conditions devenues si favorables.

Encore aujourd'hui, malgré les progrès britanniques sur le Tigre et dans la Palestine, Berlin n'a pas renoncé au Bagdad-Bahn et à l'intégrité de l'Empire ottoman. Mais le Bagdad-Bahn ne suffit plus aujourd'hui que les routes de la Perse et de l'Afghanistan sont ouvertes. Il faut doubler la ligne ferrée du Golfe Persique d'une autre voie menaçant plus directement les Indes; or, deux tracés seuls sont possibles pour des lignes reliant l'Indus au centre de la Russie. L'un de ces tracés passe par Derbend, Bakou, Recht, Téhéran, le Seïstan et Qûta, l'autre contournant la mer Caspienne gagne Khiva, Merw et Kaboul.

Mais pour que ces lignes demeurent, sur tout leur parcours, sous l'influence germanique, il est nécessaire d'étendre largement vers l'Orient la puissance ottomane; or rien ne sera plus facile, du jour où l'Arménie et la Géorgie écrasées, le Turc sera maître dans la Transcaucasie. Par cette nouvelle possession, l'Alliée de Guillaume II deviendra limitrophe des hordes touraniennes de l'Asie Centrale: Tartares, Turkomans, Turcs azerbaïdjanis qui tous sont de race et de langue djagathaï. Il ne sera pas nécessaire de transformer ces peuples en sujets ottomans, il suffira d'en faire les feudataires ou même les Alliés du Sultan pour que le pouvoir de Constantinople, partant celui de Berlin, s'étende jusqu'aux solitudes boisées de l'Altaï et aux plateaux arides du Pamir. Il fallait, pour la sécurité du Bagdad-Bahn, supprimer les chrétiens d'Orient, tous les non-touraniens de la Turquie, il le faut plus encore aujourd'hui pour assurer l'autorité des Empires Centraux sur les territoires de la route des Indes.

Ainsi l'on doit s'attendre à voir d'abord Turcs, Kurdes et Tartares, armés des dépouilles des Russes, se ruer sur les Arméniens, puis sur les Géorgiens, les Musulmans du sud de la Russie et de la Transcaspienne s'ériger en Khanats et s'allier à la Turquie, peut-être même tout le nord de la Perse, la partie turque, se soulever pour faire cause commune avec la nouvelle Turquie. Les Khadjars (des Turkomans) en prendront leur

parti et, plutôt que de perdre leur couronne, se lanceront dans la voie nouvelle. Je ne parle pas de l'Afghanistan qui, s'il osait résister, serait balayé comme un fétu de paille. Allemands et Turcs ont donc devant eux maintenant des horizons inespérés.

Telles sont bien certainement les espérances qui s'agitent dans les cerveaux des pan-germanistes, tout puissants aujourd'hui sur leurs compatriotes, et tels sont les dangers auxquels le régime des Lénine et des Trotsky expose le monde civilisé. Mais si la comédie qui s'est jouée à Petrograd et à Brest-Litovsk s'est terminée aussi avantageusement pour nos adversaires, il n'en reste pas moins suspendue sur leur tête cette formidable épée de Damoclès qu'est le front français. La France est devenue l'ombilic du monde. C'est là, dans les campagnes du Nord et de l'Est, que tous les soldats de l'Univers se sont donné rendez-vous, c'est là que se produira cette formidable ruée. C'est en Flandre ou en Champagne, en Picardie ou en Lorraine, que les peuples martyrs retrouveront leur liberté.

Mais après cet effrayant cataclysme, dans quel état retrouvons-nous l'Orient? Que ne devons-nous pas faire pour remettre de l'ordre dans ces immenses régions où l'Allemagne, assistée des Trotsky et des Lénine, se plaît aujourd'hui à semer la confusion, où la Turquie, hélas! n'a pas encore cessé de verser le sang. — Ecoutez! pacifistes, ces cris de désespoir qui s'élèvent dans toute l'Asie Antérieure et dans la moitié de l'Europe! entendez les sanglots des nations entières! et songez à l'œuvre « pacifiste » des Lénine!

J. DE MORGAN.

DOCUMENTS

Clauses du Traité de Brest-Litovsk concernant le Proche-Orient

Art. 4 (Deuxième et troisième paragraphes). — La Russie fera tout ce qui est en son pouvoir pour assurer l'évacuation rapide des provinces orientales d'Anatolie et leur restitution régulière à la Turquie. Ardahan, Kars, Batoum seront également évacués sans retard par les troupes russes.

La Russie ne s'immiscera pas, pour les questions relatives au droit des gens, dans la nouvelle organisation de ces régions, mais laisse à leur population le soin de poursuivre cette réorganisation d'accord avec les Etats voisins et notamment la Turquie.

Art. 7. — Partant de ce fait que la Perse et l'Afghanistan sont des Etats libres et indépendants, les contractants s'engagent à respecter leur indépendance politique et économique et l'intégrité de leur territoire.

L'opinion de lord Robert Cecil sur la menace allemande

Au cours d'une conversation, lord Robert Cecil a développé les vues suivantes sur la menace allemande en Orient :

Je ne pense pas qu'on comprenne pleinement toute la gravité de la pénétration allemande en Russie. L'attention publique semble être concentrée principalement sur la question de savoir si l'Allemagne pourra ou non tirer des vivres de l'Ukraine.

J'ignore complètement si elle pourra le faire.

Ce n'est pas à cela que l'Allemagne vise. Sa politique, d'un caractère gigantesque, ne vise à rien de moins qu'à la conquête du monde.

Jetez les yeux sur la carte et voyez ce que l'Allemagne a déjà accompli. Elle s'est emparée des provinces baltiques presque jusqu'à Petrograd.

Regardez maintenant vers le sud. Elle a occupé ou se prépare à occuper Odessa, et en même temps, elle a exigé la rétrocession à la Turquie des ports situés à l'extrémité orientale de la mer Noire.

Il est tout à fait évident qu'en ceci les desseins de l'Allemagne sont de substituer au chemin de fer de Bagdad une nouvelle route vers l'est, à travers le Caucase et le nord-ouest de la Perse, et il convient de signaler qu'elle a en ceci obtenu l'assistance consciente ou inconsciente des bolchevikis de ces contrées.

En Grande-Bretagne, comme en Amérique, on prend le plus vif intérêt au sort des Arméniens. Nous avons appris avec horreur les outrages sans nombre dont ce peuple a été victime et nous avons fait ce que nous avons pu pour les secourir.

Le traité conclu par l'Allemagne les livre tous de nouveau aux Turcs.

Il y a quelque temps, nous avons envoyé une mission militaire peu nombreuse, qui devait entrer au Caucase par Bakou.

Elle fut arrêtée par les bolchevikis, de connivence avec les agents allemands et turcs. Depuis deux ou trois semaines, toutes ses communications sont coupées, la ligne télégraphique de Tiflis ayant été détruite. La carte montre quels vastes desseins de conquête sont encore médités par les Prussiens.

Leur plan consistant à effacer la France de la carte du monde a échoué, mais ils ont toujours eu comme seconde corde à leur arc le dessein de conquête de l'Orient. Voilà ce que l'Allemagne cherche à atteindre en ce moment.

REVUES ET JOURNAUX

Une interview publiée par *Le Matin*
(du 6 mars)

Le martyr arménien

UN CRI DE DÉTRESSE

Le côté le plus hideux du traité que les bolcheviks ont signé avec l'Allemagne est le sort réservé à l'Arménie. Non seulement le traité consent l'évacuation complète des régions de l'Arménie turque que les armées du grand-duc Nicolas avaient autrefois arrachées à la domination ottomane, mais par l'abandon du bassin pétrolifère des côtes de la mer Noire, il équivaut à permettre aux hordes turques de pénétrer dans cet asile de l'Arménie russe qui fut pendant tant d'années de persécutions et de martyres le refuge d'une race opprimée.

Nous avons tenu à avoir sur cette honteuse capitulation l'opinion d'un Arménien qualifié, et nous nous sommes adressé à Boghos Nubar Pacha, Président de la Délégation Nationale Arménienne accréditée auprès des gouvernements alliés. Voici les déclarations qu'il a bien voulu nous faire :

Pour bien se rendre compte de ce que signifie pour les Arméniens le traité de Brest-Litovsk, il est bon de rappeler que le 13 janvier dernier — il n'y a donc pas encore deux mois — le gouvernement bolchevik publia un décret réglant le sort de l'Arménie. Par ce décret, le conseil des commissaires déclarait au peuple

arménien que « le gouvernement des ouvriers et paysans de Russie soutenait le droit des Arméniens de l'Arménie turque occupée par la Russie de fixer librement leur état, y compris même l'indépendance ».

En cela, le gouvernement bolchevik était conséquent avec les principes mêmes sur lesquels il prétendait appuyer sa politique. Et, pour réaliser ce programme, le conseil des commissaires, admettant que la « réalisation de ce droit est uniquement possible en établissant une série de garanties préalables absolument nécessaires au referendum du peuple arménien », décidait que l'évacuation de l'Arménie turque par les troupes russes ne devait se faire « qu'après la formation immédiate d'une armée de milice nationale arménienne, dans le but de garantir la sécurité personnelle et matérielle des habitants de l'Arménie turque. » Et le conseil nommait même « un commissaire extraordinaire provisoire chargé de fixer la date et les moyens d'évacuation des troupes russes après formation d'un gouvernement provisoire et d'une Constituante ».

Aujourd'hui, par l'article 4 du traité de paix, le même gouvernement bolchevik, non seulement s'engage à « faire tout ce qui est en son pouvoir pour assurer l'évacuation rapide des provinces orientales d'Anatolie et leur restitution régulière à la Turquie », mais à faire « évacuer également sans retard par les troupes russes Ardahan, Kars et Batoum », qui font partie de l'Arménie russe.

Situation angoissante

On frémit à la pensée des conséquences que cette évacuation subite peut avoir pour ces malheureuses populations. L'ordre a déjà été donné et une partie des troupes russes du front s'est retirée ; mais les soldats géorgiens et arméniens de cette armée, qui n'ont jamais reconnu le gouvernement bolchevik, sont restés au front et, avec l'aide de volontaires qui défendent leurs foyers souillés, dont ils avaient été chassés au début de la guerre, ils résistent avec l'énergie du désespoir, sachant le sort qui attend ces populations tant de fois massacrées. Leurs craintes ne sont hélas ! que trop justifiées par les atrocités sans

nom qui, d'après les télégrammes publiés dans la presse, ont déjà été commises après la prise de Trébizonde. Les derniers communiqués ottomans parlant des « bandes arméniennes » sont d'ailleurs un sinistre présage et ne rappellent que trop les accusations préparatoires qui ont toujours précédé les massacres pour tenter de les justifier d'avance.

La situation des Arméniens est aujourd'hui angoissante. Jamais cette nation, durant le cours de son existence séculaire, pourtant riche en catastrophes, n'a été aussi près de l'abîme et de l'anéantissement. Les Arméniens de Turquie ont toujours jusqu'ici trouvé un asile chez leurs frères du Caucase toutes les fois que leur existence a été sérieusement en danger; maintenant, c'est cet asile et ce dernier refuge qui est menacé tant de l'extérieur par l'ennemi qui s'avance, que de l'intérieur par les Kurdes et les Tartares, qui voient venir leurs coréligionnaires tures avec enthousiasme.

Le secours des alliés

Qui va sauver l'Arménie? Il est à craindre que les Arméniens, abandonnés à eux-mêmes et sans secours possible des alliés, ne soient écrasés sous le nombre et que les Turcs ne réoccupent tous les territoires libérés par trois années de guerre. Mais s'ils ne trouvent pas une résistance suffisante pour les arrêter, les Turcs iront au delà des provinces qui leur sont cédées par le traité de Brest-Litovsk et, tirant parti du concours que leur donneront les populations musulmanes, ils se frayeront un passage vers le Turkestan à travers le Caucase. Le champ sera alors ouvert aux germano-touraniens pour pousser leur activité jusqu'aux confins de la Chine. Le feu du panislamisme et du pantouranisme envahirait, par le Turkestan, la Perse et l'Afghanistan.

Il n'est donc pas douteux qu'en se défendant, les Arméniens défendent en même temps la cause des alliés. Il y a longtemps que les publicistes les plus avertis ont montré que la question arménienne n'est plus une question d'intérêt local et qu'elle est devenue, par la situation géographique de l'Arménie, le nœud même de la question de la Turquie d'Asie. Les écrits des pan-

germanistes les plus autorisés et influents, d'avant et pendant la guerre, en sont une preuve indubitable. De sa solution dépendra, dans l'avenir, la paix du Proche-Orient et partant de l'Europe.

Le sort de l'Arménie dépend donc, comme je l'ai déjà dit, de la victoire des alliés. Les Arméniens ne perdent pas courage et l'attendent avec confiance.

Notre deuxième Boulevard

Sous ce titre, Pertinax écrit dans l'Echo de Paris du 1^{er} Mars un article plein d'actualité dont nous détachons les passages suivants :

A la tâche déjà assumée par nos amis de Londres s'ajoute désormais une nouvelle tâche, celle qu'accomplissait jadis l'Empire de Nicolas II. Pour la mesurer, il suffit de voir les Allemands et leurs vassaux turcs à l'œuvre sur tout le pourtour de la mer Noire et dans les pays avoisinants. Ils sont en train d'enflammer contre nous cette importante partie de l'Islam. Les agents allemands mêlés à ceux des Jeunes-Turcs, se promènent librement dans l'Afghanistan, en Perse, dans le Caucase, en Crimée, à Kazan, etc. Dernièrement, dans cette ville, le croissant a reparu sur les mosquées, d'où la domination des tsars l'avait chassé. L'aigle russe a été abattue devant une foule enthousiaste, et pour la première fois, du haut des minarets, les muezzins ont appelé les fidèles à la prière.

Il ne s'agit pas de vaines agitations. L'Allemand émeut et révolutionne pour bâtir. Les états-majors économiques, militaires et politiques ont leur plan. Aux peuples montagnards qui habitent au nord du Caucase (Circassiens, Lezghiens, Tchetchènes, Ossètes, etc.) on promet l'autonomie et aux Géorgiens qui, plus au sud, s'étendent de la mer Noire à la mer Caspienne, l'indépendance. Les nationalistes persans ont reçu l'assurance qu'ils seraient les maîtres de Bakou, la seule très grande ville industrielle que possède le monde musulman. Quant à la Turquie, elle escompte une suzeraineté générale sur tous les peuples de sa race ou de sa foi, suzeraineté soumise elle-même à l'Allemagne, bien entendu.

Les paroles données aux uns et aux autres enveloppent beaucoup de contradictions. Berlin n'en a cure. Toutes les difficultés seront

résolues plus tard à coups d'épée. Est-il possible d'ordonner autrement que par la violence cette mêlée de peuples que sépare la langue, la secte et l'état social ? Pour l'instant, il importe seulement de les lancer contre les Anglais de l'Inde et de la Perse, au nom des libertés islamiques outragées. Ces quelques détails bien incomplets ne visent qu'à faire apparaître combien lourd est le passif que nous héritons de la Russie. Ce n'est pas seulement le souci de maintenir en Russie les droits de notre alliance, c'est la nécessité souveraine de défendre leur grand empire asiatique — où leur pouvoir se fonde sur le dévouement des peuples musulmans — qui doit inciter nos amis britanniques à prendre de la puissance et de l'influence des deux côtés du Caucase.

Ils y peuvent compter sur deux concours efficaces. Celui des Arméniens qui, livrés aux Turcs par les Allemands et massacrés impitoyablement, ne sont d'humeur à pactiser ni avec les uns ni avec les autres. On évalue leurs effectifs à une soixantaine de mille hommes. Celui des Géorgiens auxquels ont prêté 150.000 hommes, dont 5.000 officiers très bien entraînés à leurs devoirs. Quant aux deux « conseils de commissaires » ou « gouvernements » qui se sont formés l'un à Tiflis pour la Transcaucasie, l'autre dans le Caucase septentrional, tout dominés qu'ils sont par les bolcheviks omnipotents à Bakou, ils nous présentent des images fidèles de ce que fut le règne de Kerensky. On ne peut pas faire fond sur eux.

La révolution a commencé dans ces régions, comme elle commença dans les Balkans, en 1908, par de générales embrassades. Huit mois ont passés et, sous l'action des grands principes, les races et les religions sont à couteau tiré. Il n'est que temps de prévenir des ruines qui, l'expérience l'enseigne, profitent toujours à nos ennemis.

PERTINAX.

~~~~~

*Le Journal de Genève, traitant des mêmes sujets, attire l'attention sur les affaires du Caucase et sur les possibilités que présentent pour les Alliés les populations arméno-géorgiennes de ces régions :*

Au début, le mouvement bolchéviste fut accueilli au Caucase avec beaucoup de défiance. L'idée de paix avec les Turcs était inacceptable, car on les y connaît mieux qu'à Pétrograd. Surtout l'anarchie générale qui régnait en Russie y avait produit un fait nouveau d'une importance capitale : le Caucase avait proclamé son indépendance. Les deux races civilisées qui vivent côte à côte au Caucase, les Géorgiens et les Arméniens, également doués d'une intelligence et d'une

activité supérieures, venaient de se donner la main et, oubliant leurs discordes passées, avaient scellé leur union sur la base de l'appui et de la défense mutuels.

Au temps du tsarisme, le mouvement antirusse était fort en Géorgie, et, au début de la guerre, beaucoup de Géorgiens ont manifesté leur sympathie aux ennemis de la Russie, mais le danger pour leur liberté a cessé du côté russe. Ils ont, de plus, refait leur unité nationale aux dépens de la Turquie par l'occupation du littoral de la mer Noire jusqu'à Trébizonde. En aucun cas, les Géorgiens ne rendront aux Turcs ces régions libérées. Et ils savent que l'arrivée des Turcs au Caucase serait la fin de leur indépendance. Ce sont ces raisons qui semblent les avoir poussés à conclure un accord avec les Arméniens. Ceux-ci, de leur côté, ont consacré ces derniers temps tous leurs efforts à l'œuvre de l'organisation. L'administration civile, le ravitaillement de la population, œuvre de l'assistance aux orphelins, œuvre de l'instruction publique, surtout l'organisation de toute une armée nationale, ont démontré la vitalité de cette race jamais abattue par les persécutions et justement qualifiée, par un historien belge, de « boulevard de la civilisation occidentale en Orient. »

Il y a donc là-bas, au Caucase, des forces dont l'importance n'est pas à dédaigner. Il y a là-bas des peuples dont la cause est celle de l'Entente. Mais une incompréhensible fatalité a fait jusqu'ici négliger aux Alliés le groupement de toutes leurs forces disponibles, tandis que l'Allemagne a cherché des aides aux quatre coins du monde, et ne cesse d'intriguer pour désagréger le bloc ennemi. C'est encore à cette visée que l'on doit attribuer l'envoi des délégués turcs à Tiflis pour traiter de la paix. Ils feraient peut-être de belles promesses afin de l'obtenir et de disposer de plus de forces sur les autres fronts. Mais cette paix séparée est impossible.

Les Géorgiens et les Arméniens ne sépareront pas leur cause de celle des peuples amis. Ils savent déjà par les déclarations solennelles des gouvernements anglais, américain et français qu'ils n'ont rien à craindre de ce côté pour leur indépendance. L'échec des diplomates turcs signifie l'échec des visées allemandes, car le soin avec lequel les empires centraux se réservent dans le traité de paix avec l'Ukraine le droit de pénétration en Asie, notamment vers la Perse, traduit leurs visées sur le Caucase, qui est destiné dans leurs plans à servir de pont avec l'Ukraine entre la Mitteleuropa et les régions de l'Asie qu'ils désirent exploiter.

---

## FAITS & INFORMATIONS

---

### L'Importance économique et stratégique de la zone cédée aux Turcs

---

*Le correspondant du Daily Mail à La Haye télégraphie en date du 6 mars :*

L'Agence Wolff déclare aujourd'hui : « Nous venons de nous ouvrir, par la Russie, une route directe en Perse et en Afghanistan. La paix roumaine nous ouvre aussi deux autres routes vers l'Orient, l'une à travers la Roumanie et la Bessarabie, ou par Constantza, jusqu'à Odessa, à Batoum et à Tiflis, jusqu'aux chemins de fer Transcaucasien et Transcaspien. L'autre route, au delà de la mer Caspienne, se dirige sur l'Afghanistan et vers un point situé au nord de l'Himalaya. »

Par ses arrangements conclus en Orient, l'Allemagne se croit donc maîtresse des principales routes commerciales de l'Asie-Mineure et de l'Asie Centrale. Seul, le chemin de fer de Bagdad lui échappe, mais elle essaiera de le reprendre, ou peut-être le considère-t-elle comme d'une importance secondaire. La politique extérieure allemande consiste moins à envisager des annexions territoriales qu'à dominer les régions traversées par les routes commerciales.

\* \*

*D'autre part, l'Europe Nouvelle écrit à ce sujet :*

Ce qui, au point de vue de la guerre actuelle, au point de vue des intérêts immédiats de l'Entente, est plus grave encore c'est l'addendum du 21 février qui livre à l'Allemagne les provinces de Kars, Ardahan et Batoum.

Cette clause c'est toute la politique économique allemande qu'elle enferme en quelques lignes. C'est le coup le plus redoutable porté au blocus que l'Entente eut tant de mal à dresser contre les Empires centraux.

Savez-vous ce que c'est que Kars et Batoum ? C'est tout simplement la mainmise de l'Allemagne sur les plus grands gisements de manganèse du monde et sur des gisements de cuivre importants, c'est enfin son emprise sur l'un des centres les plus riches du monde en pétrole et en naphthe.

Batoum qui devient turc — donc allemand — c'est le port où sont embarqués tous les naphthes de la péninsule d'Apchéron (Bakou) qui transitent par la mer Noire vers l'Europe.

Voulez-vous quelques chiffres précis ? En voici :

Avant la guerre la Russie tenait le second rang, immédiatement après les Etats-Unis, comme productrice de naphthe avec 9 millions 260.000 tonnes. Sur ce total le Caucase figure pour 8.813.000 tonnes, soit 97 0/0, et une faible partie seulement des nappes reconnues était exploitée.

Passons au manganèse.

La Russie produisait 54,7 0/0 dans la quantité totale de minerais de manganèse extraits dans le monde entier, avec 1.255.175 tonnes en 1913. Or, sur ce total les mines caucasiennes produisaient 1 million 100.000 tonnes. Avant la guerre sur 725.370 tonnes importées par les Empires Centraux 479.000 tonnes venaient de Russie. Le centre principal de toute la production est la vallée du Tchorok qui se jette à Batoum. Le voilà entre les mains des Turcs. D'ailleurs les agents allemands auront vite fait de mettre la main sur toute l'exportation du manganèse caucasien et vont pouvoir immédiatement s'emparer du stock de Pothi, actuellement warranté aux Banques Russes, stock de 640.000 tonnes de minerai à 50 0/0 ce qui permettra de produire immédiatement 320.000 tonnes de métal pour les usines allemandes.

Quant à l'importance stratégique de cette zone, il suffit de relever que Batoum est le seul grand port de la mer Noire par où les Turcs pourraient, au moment voulu, déverser des forces considérables sur la Caucase.

Ardahan est un fort d'une certaine importance par où les Turcs menaceront surtout la Géorgie. Quant à Kars, c'est une forteresse de premier ordre qui est la clef de Tiflis et de toute la région de l'Arménie russe jusqu'à la mer Caspienne.

---

## L'Attitude de la République du Caucase

*L'Agence des Balkans mande en date du 7 mars :*

Des informations de Tiflis signalent qu'une grande effervescence se produit parmi les Géorgiens et les Arméniens établis au Caucase à la suite de l'avance des troupes turques et des excès commis par les envahisseurs.

La nouvelle que trois provinces caucasiennes étaient cédées à la Turquie par le traité de Brest-Litovsk a soulevé l'indignation populaire.

Le leader socialiste Tchkenkeli a soumis au Conseil national géorgien un projet de mobilisation générale et des bandes importantes de franc-tireurs s'organisent déjà dans la province de Kars.

L'imminence et la gravité du danger ont opéré une réconciliation parfaite entre Arméniens et Géorgiens.

..

*La même nouvelle est confirmée par une dépêche de Moscou de l'Exchange Telegraph en date du 10 mars :*

La République du Caucase n'a pas accepté le traité de Brest-Litovsk. Elle organise ses forces pour résister aux Turcs, au cas où ceux-ci prétendraient s'établir dans les districts de Kars, Batoum et Ardahan. Les autorités locales déclarent vouloir ignorer le traité qui a disposé de leur territoire.

Les marins de la mer Noire ont promis de coopérer à la défense de Batoum. (*Daily Mail*).

### Un Message au commandement turc

*L'Agence Havas reçoit de Stockholm en date du 13 mars :*

Le président du Soviet du Caucase, Tcheidzé, et le président du gouvernement du Caucase, Getchekoï, ont chargé le général Odechevindze, commandant en chef des armées du Caucase, de communiquer le message suivant au commandant en chef des forces turques, Wesik Pacha, pour être transmis à Constantinople :

« Le gouvernement du Caucase a envoyé, le 17 février (2 mars), un radio-télégramme communiquant à tous, ainsi qu'à Constantinople, que tous les accords concernant le Caucase ne sauraient avoir de signification internationale et d'effet réel, puisque le gouvernement du Caucase n'a jamais reconnu l'autorité des Bolcheviks, ni le Soviet des commissaires du peuple.

« A la suite de la proposition du haut commandement turc, nous avons envoyé à Trébizonde une délégation de paix ayant qualité pour conduire des pourparlers avec la Turquie. La délégation se trouve à Trébizonde. Le 25 février (10 mars) notre commandant en chef a reçu un télégramme de Wesik Pacha proposant de procéder à l'évacuation des arrondissements de Batoum, Kars et d'Ardahan conformément aux accords de paix conclus à Brest-Litovsk par le gouvernement du Soviet des commissaires du peuple que nous ne reconnaissons pas.

« Nous demandons de nous faire savoir si nous devons considérer la demande d'évacuation des arrondissements précités, comme étant l'expression de ce que le gouvernement turc considère indésirable de conduire des pourparlers de paix avec le gouvernement du Caucase ».

\* \*

*Enfin, des Agences communiquent en date du 15 mars la dépêche suivante :*

On mande de Petrograd que la Diète du Caucase a ouvert ses séances à Tiflis, sous la présidence de M. Tcheidze, premier président du premier Soviet de Petrograd. La Diète a aussitôt lancé un radiotélégramme universel dans lequel elle déclare ne pas reconnaître la paix conclue par le gouvernement de Lénine avec la Turquie.

Sur le front du Caucase, l'offensive germano-turque continue active.

## Les nouveaux massacres

La Haye, 5 mars. — Il est à présent certain, les déclarations des consuls allemands en font foi, et on ne peut certes pas les mettre en doute en l'occurrence, que les troupes turques qui avancent en Arménie exterminent littéralement ce qui reste de la population de ce malheureux pays.

A Samsoun, sur la mer Noire, tout Arménien du sexe masculin de quelque âge qu'il fût a été passé par les armes. Les mêmes atrocités se reproduisent dans chaque ville, dans chaque village. (*La Liberté*, du 7 mars).

## Protestation des groupes socialistes

Stockholm, le 4 mars. — Le bureau de la Conférence internationale socialiste de Stockholm vient de recevoir du groupe des socialistes arméniens de Genève un télégramme sollicitant d'urgence son intervention en raison de nouveaux massacres d'Arméniens qui ont

suit immédiatement l'évacuation de l'Arménie par les troupes russes.

M. Branting a télégraphié aux deux groupes socialistes d'Allemagne pour les supplier d'intervenir énergiquement en faveur des Arméniens. — (*Radio*).

Rome, 9 mars. — A propos du silence que gardent les puissances centrales sur les conditions qui seront faites à la Pologne et à l'Arménie, par suite de la paix avec la Russie, le *Corriere d'Italia* écrit :

« Les nations alliées doivent faire entendre leur voix et élever leurs protestations contre l'œuvre des empires centraux ; elles doivent affirmer, une fois de plus, leurs buts en ce qui concerne la situation définitive de ces deux nationalités. »

## **Le Vatican et le sort de l'Arménie**

Nous apprenons avec une vive reconnaissance que, répondant à des démarches faites pour solliciter une intervention du Vatican pour empêcher de nouveaux massacres, Son Eminence le Cardinal Gasparri a répondu que le Saint-Siège avait déjà fait des démarches pressantes à cet effet.

D'ailleurs, l'attitude énergique prise en l'occurrence par le Vatican a trouvé son écho dans la dépêche suivante communiquée aux journaux par l'Agence *Radio* :

Rome, le 6 mars. — Dans les sphères du Vatican, on se montre vivement ému du texte de l'article 4 du traité de Brest-Litovsk, qui oblige la Russie à évacuer les territoires de la Turquie d'Asie, ce qui implique nécessairement le retour de l'Arménie sous le joug ottoman.

On assure que la secrétairerie d'Etat a chargé le délégué apostolique à Constantinople de faire des démarches auprès de la Sublime-Porte en vue d'obtenir des assurances formelles en ce qui concerne le sort des populations chrétiennes ainsi rendues à la domination turque.

Puisse l'intervention de cette Souveraineté neutre par excellence sauver ces malheureuses populations sans défense !

---

*Le Gérant* : EMILE BERTRAND.

---

Imp. M. FLINIKOWSKI, 216, Bd Raspail, Paris (14<sup>e</sup>)



